

Musique

Les «tribute bands», ou l'attaque des clones

De Pink Floyd aux Beatles, ils ont tous leurs doubles. Des groupes, professionnels ou amateurs, qui se glissent dans la peau des plus grands pour leur rendre hommage. S'il est encore peu valorisé, le concept fleurit toujours plus sur les scènes suisses

Virginie Nussbaum

@Virginie_nb

Ce sont de simples briques blanches, mais leur apparition sur l'écran fait comme une déflagration. Le public les guettait, tout comme les premiers riffs électriques d'*Another Brick in the Wall*. Les lumières s'embrasent, les membres se balancent frénétiquement et bientôt tout le monde entonne que nous n'avons pas besoin d'éducation – «*We don't need no education*». Ce samedi soir d'avril sur la scène de la Salle Métropole, à Lausanne, une audience exaltée, proche de la communion transcendante – certains dansent au pied de la scène – acclame Pink Floyd. Ou plutôt, huit musiciens devenus Pink Floyd le temps d'un concert.

Ils ont des tignasses bouclées, des chemises mouillées et viennent d'Italie. Ensemble, ils ont monté *Pink Floyd History*: un show de 2 heures 30 en hommage aux rockeurs londoniens, qui retrace toute leur discographie, de *The Piper at the Gates of Dawn* (1967) à leur dernier album sorti en 1994 – ne manque que cet hymne en soutien à l'Ukraine, dévoilé par le groupe la veille de ce concert lausannois. Si David Gilmour et Nick Mason n'ont pas traversé la Manche, pour le reste, tout y est: les solos fiévreux, le show lumineux, le fameux écran circulaire où défilent des images psychédéliciques, mais aussi des anecdotes sur le groupe et des images d'époque. Ah, et une vache bien sûr, emblème de Pink Floyd depuis la pochette campagnarde de *Atom Heart Mother* (1970).

Pousser le souci du détail: rencontrés en coulisses avant leur entrée en piste, Max et Daniela, directeur musical et choriste, expliquent avoir voulu recréer le plus fidèlement possible l'atmosphère d'un concert de Pink Floyd. «Ce projet est né en 2016 et, dès le départ, l'ambition était d'être bons, meilleurs que les originaux même», rigole Max, pianiste quadragénaire qui a le groupe «dans son ADN» depuis l'enfance. Outre la scénographie, la musique est reproduite quasiment note par note «en particulier certains solos de guitare iconiques comme celui d'*Another Brick in the Wall*». Même leur accent chantant a été gommé par un coach linguistique. «Nous avons écouté de nombreuses versions des morceaux, précise Daniela. Ce qui compte pour nous, c'est avant tout de partager un voyage musical. Mais il y a quand même une sacrée pression!»

D'autant que dans le public, nombreux sont ceux et celles qui étaient au stade de la Pontaise en 1994 pour le dernier passage de Pink Floyd en Suisse. Comme Robin, «fan absolu» pourtant impressionné par le niveau des Italiens, découverts sur YouTube. Ou ce père de famille qui a emmené sa fille de 18 ans découvrir le groupe de son adolescence. A côté, son épouse a l'air confus. «Ce ne sont pas les vrais, c'est ça?»

Beatles à la sauce métal

Non, mais un *tribute band*. Du nom anglais donné à ces formations reprenant sur scène le répertoire d'un seul artiste – à la différence des groupes de reprises mêlant les références. Et elles semblent plus présentes que jamais sur les scènes helvétiques. Début avril, Long Live the Queen a ressuscité Freddie Mercury au Théâtre du Léman de Genève. Après *Pink Floyd History*, la Salle Métropole accueille ce samedi 30 avril The Rabatts, *tribute band* français des Beatles, tandis que Led Zepplica reprendra *Stairway to Heaven* en juin à Locarno et Zurich, avant que l'Arena ne présente The Dire Straits Experience en décembre! L'âge d'or du *tribute band* a-t-il sonné?

Ce phénomène culturel n'est pourtant pas récent. On le date de la fin des années 1970, période d'intense nostalgie des *sixties*, estime Georgina Gregory, autrice de *Send in the Clones: A Cultural Study of the Tribute Band* (2012). «Des groupes comme les Beatles, qui se sont séparés

relativement tôt dans leur carrière, ont laissé un vide que beaucoup de musiciens ont voulu combler.» De même pour Elvis Presley, devenu après sa disparition en 1977 l'un des artistes le plus souvent réincarnés. Autre facteur, la technologie. «Les années 1970 marquent l'arrivée de la vidéo, qui a permis d'étudier les performances ou les costumes, souligne Georgina Gregory. A l'image des clips d'ABBA, dont les costumes ont été reproduits à l'infini depuis.»

Rapport qualité-prix

D'abord très anglo-saxon, le concept s'est progressivement étendu au reste du monde, les *tribute bands* essayant selon une recette plus ou moins prédéfinie. D'abord, un nom «clin d'œil» un brin kitch – The Fab Faux, Purple Reign, The Bees Knees, Blobbie Williams, AznaMour. Puis l'hommage, «allant de l'imitation totale, avec les instruments d'époque, les costumes, voire les attitudes, à des propositions plus hybrides», résume Georgina Gregory. Ainsi, certains groupes mélangent les genres, au sens premier – comme les 100% féminins AC/DShe ou Iron Maidens – mais aussi musical du terme. Jusqu'à l'improbable: au micro de Beatallica, groupe américain revisitant les Beatles à la sauce métal, *All You Need Is Love* devient *All You Need Is Blood...*

«Rien que pour Queen,
il existe des wagons
de «cover bands» et
il y a à boire et à manger.
Nous nous bornons
à proposer uniquement
des prestations
de haut niveau»

Vincent Sager, directeur d'Opus One

Et ça marche. Beatallica fait salles comblées en Asie et chez nos voisins français, le spectacle *One Night of Queen* était la tournée la plus populaire de 2020 avec 150 000 billets vendus. Une popularité qui n'étonne pas Georgina Gregory. Les *tribute bands* sont devenus l'unique manière de voir des groupes mythiques comme Pink Floyd, séparés ou hors circuit. «Ou alors, il faut déboursier des sommes folles pour se retrouver à des kilomètres de la scène. En face, les *tribute* proposent des événements familiaux pour un excellent rapport qualité-prix.» D'autant que, souligne-t-elle, certaines formations, décimées par les départs de leurs membres originaux ne sont plus que des ombres d'elles-mêmes. «Que préfère-t-on aller voir: un groupe d'hommes quasi-inconnus et vieillissants, ou de jeunes musiciens resplendissants? De mon côté, le choix est fait.»

En Suisse aussi. Bien qu'arrivé plus récemment sur le marché du live, les *tribute bands* pur jus se sont passablement développés ces dix dernières années, constate Nuné Nikoghosyan. Cette docteure en sociologie à l'Université de Genève a dédié au phénomène son mémoire, en 2018 – avec cette question en filigrane: qui sont ces musiciens et pourquoi se glissent-ils dans la peau d'un autre?

«Les motivations et carrières varient. Il y a les amateurs au sens pur, des fans qui ne tirent aucun revenu de leur activité. Ceux qui ont fini par quitter leur travail pour devenir pros, ou encore, et c'est la majorité, des auteurs-compositeurs-interprètes pour qui le *tribute* est un à-côté, afin de pouvoir vivre de la musique et se faire un nom, un réseau.»

La compétition est devenue rude, au point que les aspirants doivent se démarquer, note Nuné Nikoghosyan. Par le choix de l'artiste (assez connu pour attirer du public, mais pas la concurrence), du répertoire et celui, brûlant, du costume: déguisement ou pas déguisement? «C'est la question qui divise. Pour certains, se déguiser équivaut à jouer le sosie, le clown, tandis que pour d'autres, le visuel fait partie du show.»

Kravitz sans dreadlocks

Sébastien Joly, 46 ans, fait partie des premiers. Pendant le confinement, il a monté avec des amis musiciens Lenny-K, *tribute band* de Lenny Kravitz. Ce Français installé en Suisse depuis 12 ans, ancien batteur professionnel («pour des grosses pointures comme Céline Dion ou Isabelle Boulay») a quitté le monde du show-business mais voulait retrouver le plaisir de jouer – et rendre hommage à «ce génie» du tube. Pas question pour autant de singer l'idole. «Le chanteur de Lenny-K n'est pas médis mais je ne vais pas lui mettre une perruque de dreadlocks, ça ferait *cheap*. Kravitz, c'est un sex-symbol: nous ne sommes pas à ce niveau et ce n'est pas grave! C'est la fidélité du son et la qualité des musiciens qui compte.» Sur scène, le groupe arbore tout de même des chemises *seventies* pour «la cohérence», et joue sur les mêmes instruments que Lenny Kravitz. Vraisemblablement, Sébastien Joly a visé juste. «La semaine dernière, mon natel a sonné tous les jours!»

Demandés par les bars, les festivals locaux et désormais les scènes de taille moyenne, les *tribute bands* n'ont pas bonne réputation pour autant. «C'est le paradoxe, note Nuné Nikoghosyan. Dans les arts, la création est largement plus valorisée que la reprise. Bien que ces groupes remplissent les salles, ils sont peu valorisés et les organisateurs de concerts hésitent à les programmer. Ou alors ils le justifient en mettant en avant les recettes.»

Chez Opus One, qui en propose plusieurs par an, pas de snobisme mais de l'exigence: «Rien que pour Queen, il existe des wagons de *cover bands* et il y a à boire et à manger. Nous nous bornons à proposer uniquement des prestations de haut niveau», précise le directeur, Vincent Sager. Qui reconnaît l'importance du phénomène. «Cela fait partie d'une nouvelle manière de vivre et d'interpréter certains répertoires, basée sur la nostalgie, très présente chez les 40 ans et plus.»

Du rock, encore du rock

C'est cette même nostalgie qu'on retrouve à l'affiche du Rockin Festival de Courrendlin, dans le Jura. Pour sa deuxième édition en juillet, l'événement propose une demi-douzaine de *tribute bands* de groupes rock des *seventies*, de Steppenwolf à U2. «Pour se rappeler de bons souvenirs dans une bonne ambiance», résume son fondateur, Edi Hirt.

Une surreprésentation des stars du rock qui reflète plus généralement le monde des *tribute bands*, où elles règnent en maîtres. De par le large public des babyboomers, mais aussi leurs looks et identités marqués, quasi mystiques, estime Steve Kurutz, journaliste américain et auteur de *Like a Rolling Stone: The Strange Life of a Tribute Band*. Celui qui a suivi deux groupes sur les routes raconte les shows exaltants mais aussi les coulisses moins roses – les carrières instables, les dédoublements pas toujours faciles à gérer («être Mike Jagger puis redescendre de scène et retrouver sa vie



Au concert de Pink Floyd History, à la salle Métropole, les riffs ont des airs nostalgiques. (Lausanne, 8 avril 2022/Dom Smaz pour Le Temps)

quotidienne, il y en a que ça a pu ébranler»), voire la frustration de jouer, encore et encore, les morceaux d'un autre.

La solution? «Etre passionné par ceux qu'on veut copier», répond du tac au tac André Jacquemod, ingénieur au CERN et cofondateur de Totojam, groupe franco-suisse dédié à la pop-rock des Américains de Toto. Une «bande de copains» qui, après s'être réunis durant des années pour «jamer», le fait désormais sur scène et sous la houlette d'un manager. Sans se lasser. «C'est un plaisir de faire vivre un univers qui nous plaît. J'écoute toujours Toto dans ma voiture. Il est intemporel, transcende les époques et les générations.»

Le phénomène des *tribute bands* en fera-t-il autant? «A condition que la célébration rock ne meure pas avec les babyboomers, pointe Steve Kurutz. Car bien qu'aujourd'hui le hip-hop soit à la mode, pas sûr qu'on voie un jour se multiplier les hommages à Snoop Dog...» Voilà qui ne déplairait sûrement pas à l'intéressé: après tout, les *tribute bands* font vivre la musique, la marque et les ventes de disques du groupe original, souligne Georgina Gregory. Au point où certains forment eux-mêmes leurs doublures, à l'image de Roger Taylor, le batteur de Queen qui dirige depuis 2014 son propre groupe de reprises, Queen Extravaganza, dont il est devenu le producteur. A l'avenir, les stars pourraient bien gérer leur cheptel de *tribute bands*, estime même Georgina Gregory, citant la grande machine Björn Again, dont les quatre troupes tournent en permanence autour du globe pour chanter ABBA. «Des performances quasi historiques, à la manière des orchestres classiques. C'est vrai: personne ne s'attend à voir le vrai Beethoven sur scène, n'est-ce pas?» ■



Quand copier, c'est tricher

Etre adulé au point de se voir imité, avec le dévouement d'un moine copiste – on peut difficilement imaginer plus grande flatterie. Ou piraterie? Car la question se pose: la reprise est-elle toujours légale? Non, répondait Bon Jovi en 2009, attaquant en justice le groupe Blonde Jovi. L'année suivante, ABBA exigeait d'une quinzaine de *tribute bands* qu'ils retirent ces quatre lettres de leurs noms de scène. Entre hommage et plagiat, la frontière est parfois floue, mais il existe en Suisse quelques règles établies.

A commencer par les droits d'auteur liés à l'exécution des œuvres: dès que la doublure se produit, le compositeur du morceau original perçoit une redevance via la Suisa, la coopérative des auteurs et éditeurs de musique, explique Lena Leuenberger, avocate à l'Institut fédéral de la propriété intellectuelle. Environ 10% des recettes du concert, auxquels s'ajoutent 3% pour l'utilisation des supports audiovisuels. «En l'occurrence, la fidélité à l'œuvre est plutôt souhaitée. Car même en cas d'adaptation mineure, il faudra l'autorisation des auteurs, comme lorsque Frank Sinatra a repris en anglais *Comme d'habitude* de Claude François.»

Le cas Tina Turner

Du côté des interprètes, trop de ressemblance peut au contraire poser problème, les artistes pouvant invoquer la protection de leur personnalité, souligne Lena Leuenberger. A l'instar de Tina Turner, qui a récemment saisi les tribunaux allemands pour dénoncer un spectacle musical dans lequel la chanteuse lui ressemblait comme deux gouttes d'eau. «Selon elle, les affiches trompaient le public en faisant croire à un concert officiel.»

La Cour suprême l'a finalement déboutée, faisant primer la liberté de l'art – «Ça n'aurait pas été le cas si les affiches étaient réellement mensongères ou si le spectacle s'inscrivait dans un contexte auquel l'artiste ne souscrit pas, politique par exemple.» La Suisse n'a connu aucun précédent de ce genre, mais son cadre légal est proche du voisin allemand, estime l'avocate. Les futurs Stephan Eicher 2.0 peuvent donc l'imiter en paix. ■ V.N.

Contretemps

Stéphane Gobbo

@stephgobbo

La culture de la reprise

Copier, reproduire, digérer, pour finalement trouver tant sa voie que sa voix. Tous les grands groupes de rock vous diront la même chose: au début de leur carrière, ils se sont fait la main sur des morceaux composés par d'autres. C'est Roger Glover, le bassiste de Deep Purple, décortiquant la musique de Buddy Holly et Eddie Cochran, ce sont les Rolling Stones jouant lors de leurs premiers concerts du blues de Chicago et des titres de Chuck Berry et Bo Diddley, c'est plus tard le groupe irlandais Feedback reprenant les Clash, les Buzzcocks et les Sex Pistols... avant de devenir U2. Au-delà du côté apprentissage de la reprise, reprendre des standards du répertoire a dès les années 1950 été un passage obligé, comme un héritage du blues et du jazz, deux genres en partie construits autour de la circulation des mélodies. Dès ses débuts, Elvis Presley a par exemple salué ses aînés. Sur son premier album, sorti en 1956, il reprend aussi bien Little Richard (*Tutti Frutti*) que Carl Perkins (*Blue Suede Shoes*) et Ray Charles (*I Got a Woman*). Et à partir des années 1960, ce sont les tubes du King qui seront à leur tour massivement réenregistrés. Tout comme plus tard ceux des Beatles – quelle merveille que le destin tragique d'*Eleanor Rigby* passé à la moulinette soul par Aretha Franklin.

En 2022, alors que l'industrie des grands concerts redémarre enfin (avec par exemple les Stones – moins feu Charlie Watts – à Berne en juin), il est frappant de voir à l'affiche de nombreuses salles romandes des concerts-hommages. Depuis quelques années, le phénomène des *tribute bands* est en plein essor, avec de vrais faux groupes jouant qui du Queen, qui du Beatles, du Pink Floyd ou du Led Zeppelin. Ou la promesse d'un voyage dans le temps, d'assister à des concerts «comme si on y était», avec une partie du public revivant sa jeunesse et une autre parcourant l'histoire du rock de manière immersive. Au-delà de la dimension économique de ces tournées, osons penser qu'il y a aussi là quelque chose de didactique.

Les musiques pop-rock sont récentes, elles sont même plus jeunes que le cinéma, dont on dit qu'il n'a même pas entamé son adolescence. Les voir ainsi célébrées à travers les *tribute bands* est indéniablement un signe de leur intemporalité. De même qu'il est possible en classique d'aller écouter du Mozart et du Beethoven, mais aussi des créations contemporaines, il est réjouissant de pouvoir planer avec le prog-rock de Pink Floyd et sautiller avec les *pop songs* des Beatles, tout en pouvant cet été aller applaudir Nick Cave à Montreux ou Sting au Paléo.

PUBLICITÉ

Le Palais Oriental

Restaurant (Saveurs d'Iran, Liban, Maroc) • Salle de banquet
Veranda • Galerie d'Art • Caviar d'Iran • 1820 Montreux
Tél. 021 963 12 71 • www.palaisoriental.ch • Fermé lundi et mardi